

MARÉCHALLE (ALEXANDRE MARIS
ET HUBERT (CHARLES)
LES

CINQ COUSINS,

VAUDEVILLE ÉPISODIQUE

EN UN ACTE,

DE MM. MARÉCHALLE ET C. HUBERT;

REPRÉSENTÉ pour la première fois à Paris, sur le Théâtre
du Panorama Dramatique, le 13 octobre 1821.

PRIX : 75 cent.



PARIS,

CHEZ { POLLET, Libraire-Éditeur de Pièces de Théâtre,
rue du Temple, n° 36, vis-à-vis celle Chapon;
J.-N. BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le
Théâtre-Français, n° 51;
Madame HUET, Libraire, rue de Rohan, n° 21.

~~~~~

1821.

BIBLIOTHÈQUE

Amédée MARANDET

PERSONNAGES.

M. DÉMANI, vieux rentier.  
ADÈLE, sa nièce.  
VICTOR, amant d'Adèle, lieutenant d'un régiment de ligne.  
CALIGNAC, auteur gascon.  
BOURRASQUE, marin provençal.  
POUF, riche anglais.  
BAVARDIN, avocat normand.  
Un Jokei anglais.

ACTEURS.

M. *Théodore*.  
Madame *Mercier*.

M. *Francisque*.

Ces travestissemens  
sont joués par Victor.

M<sup>lle</sup> *Annette*.

*La scène se passe à Paris, chez M. DÉMANI.*





LES  
CINQ COUSINS,

VAUDEVILLE ÉPISODIQUE.

~~~~~  
Le Théâtre représente un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DÉMANI, ADÈLE.

M. DÉMANI.

Je vous le répète, mademoiselle, il n'est pas nécessaire de s'aimer pour se marier...

ADÈLE.

A ce que vous dites, mon oncle.

M. DÉMANI.

Et celui de vos cousins qui par un mot, un geste, un regard enfin, me ferait présumer qu'il est amoureux de vous, n'obtiendra pas votre main.

ADÈLE.

Mais, mon oncle, ce projet...

M. DÉMANI.

Est bizarre, un peu fou même, je le sais ; mais c'est égal, je l'ai mis là.

ADÈLE.

Songez donc au ridicule...

M. DÉMANI.

Tant mieux, c'est à quoi je vise.

(N° 1.) Air : *Ces postillons sont d'une maladresse,*

*A la ville comme au village,
En dépit du qu'en dira-t-on,*

Le ridicule se propage,
Et devient même de bon ton.

ADÈLE.

Vous avez raison, mon oncle.

En vain le goût de sa fêrule
Le frappe dans l'occasion ;
Et bien des gens n'ont que leur ridicule
Pour réputation.

M. DÉMANI.

Je tiens à la mienne, mademoiselle ; mais revenons à notre but. Comme exécuteur testamentaire de feu votre oncle, j'ai dû pour régler certains intérêts de famille réunir ici vos cinq cousins. Le seul que vous connaissiez, je crois, est Victor, ce jeune lieutenant avec lequel vous avez été élevée : quant aux autres, vous ne les avez jamais vus ; et c'est tout naturel, puisque le hasard les a fait naître dans différens pays.

ADÈLE.

Je le sais ; en Provence, en Angleterre, en Normandie, et même sur les bords de la Garonne.

M. DÉMANI.

Ils sont tous célibataires ; vous êtes jeune, jolie et riche : je suis bien sûr que chacun d'eux va me demander votre main ; mais encore une fois, ne l'aura pas celui qui me la demandera.

ADÈLE.

Mais, mon oncle, d'après cette résolution, je cours les risques de rester fille.

M. DÉMANI.

Et quand cela serait ! je suis bien resté garçon, moi, et je n'en suis pas moins très-heureux.

ADÈLE.

(N° 2.) AIR : *Signal d'un joli négligé.*

Le mariage vous fait peur ;
Mais il n'a rien qui m'épouvante :
A quinze ans sachez que le cœur
Ne peut, grâce à l'amour, parler comme à soixante.

M. DÉMANI.

Le tien parle même au hasard,
Lorsqu'un doux sentiment l'enflamme.

ADÈLE.

Cela doit être : on sait que d'une femme.
Le cœur même est un peu bavard.

M. DÉMANI.

C'est bon, c'est bon, mademoiselle, en attendant que votre cœur puisse bavarder tout à son aise, disposez-vous à recevoir vos cousins, s'ils viennent, et à rester fille si cela me convient.

(*Il rentre dans sa chambre.*)

SCÈNE II.

ADÈLE (*seule*).

Rester fille ! c'est bien aisé à dire. Quelle idée ! vouloir que j'épouse celui de mes cousins qui paraîtra le moins se soucier de moi ; et quels cousins encore ! Un coiffeur gascon, avec lequel une femme aura chaque jour de nouveaux démêlés ; un avocat normand qui ne vous laissera jamais placer un mot ; un négociant anglais qui n'ouvre la bouche que pour fumer ou pour boire ; un marin qui jurera après sa femme comme après un vent contraire, et enfin un jeune lieutenant. Ah ! pour celui-là ; il me conviendrait assez : il a d'excellentes qualités, et n'a obtenu son grade que par son seul mérite.

(N^o 3.) Air : *Depuis long-temps j'amais Adèle.*

Bien jeune encor enflammé pour la gloire,
 Il souriait à chaque exploit nouveau,
 Et pour voler à la victoire
 Il s'élança presque dès le berceau.
 Au champ d'honneur il ne vit pas d'entraves,
 Aussi ses chefs contents de ses travaux,
 En couronnant le plus jeune des braves,
 En lui déjà voyaient un vieux héros.

SCÈNE III.

ADÈLE, VICTOR. (*Il est entré pendant le couplet.*)

VICTOR.

Quoi ! ma petite cousine, vous aviez la bonté de vous occuper de moi ?

ADÈLE.

Oui, mon cousin.

LES CINQ COUSINS.

VICTOR.

(N° 4.) AIR : *C'est charmant. (Des Gardes marines)*

C'est divin ! (*bis*)
 Ah ! vous êtes adorable !
 C'est divin ! (*bis*)
 Quel accueil plus favorable !
 Quoi ! vous me trouvez aimable !
 D'après un aveu semblable ,
 Chacun de votre cousin
 Doit bénir l'heureux destin.

ADÈLE.

(N° 5.) AIR : *Une fille est un oiseau.*

En ces lieux vous écoutiez ;
 C'est fort mal , je dois le dire :
 De vous j'aurais pu médire ;
 A quoi vous vous exposiez !
 Mais par bonheur chacun cite
 Vos exploits votre mérite ,
 Et par l'amitié conduite ,
 Moi , je vantais à mon gré
 Vos talens , votre courage ;
 J'en aurais dit davantage...
 Pourquoi vous être montré ?

VICTOR.

C'est divin , etc. etc.

ADÈLE (*à part*).

ENSEMBLE { C'est divin ! (*bis*)
 Il revient ; qu'il est aimable !
 C'est divin ! (*bis*)

Son retour m'est favorable ;
 D'après un accueil semblable ,
 Je crois mon bonheur durable ,
 Si je puis de mon cousin
 Embellir l'heureux destin.

ADÈLE.

Ah ! mon cousin , que vous arrivez à propos !

VICTOR.

Cela est vrai , ma cousine , puisque j'ai le bonheur de vous rencontrer.

ADÈLE.

Dites-moi bien vite , mon cousin : voulez-vous vous marier ?

VICTOR.

Oui , et non. (*à part*) Où tend cette question ?

ADÈLE.

J'entends. Non, si la personne ne vous convient pas, et oui si vous aimez la personne.

VICTOR.

Précisément.

ADÈLE.

Eh bien ! mon cousin, m'aimez-vous toujours ?

VICTOR.

Certainement, ma petite cousine.

ADÈLE.

Ainsi vous ne demanderiez par mieux que de m'épouser ?

VICTOR.

Comment donc ! mais tout de suite.

ADÈLE.

Oh ! que c'est heureux ! que c'est heureux !

VICTOR (*à part*).

Elle est charmante !

ADÈLE.

Ah ! ça, faisons bien nos petites conventions : d'abord vous n'en parlerez pas du tout à mon oncle.

VICTOR (*à part*).

Qu'est-ce que cela signifie ?

ADÈLE.

Car si vous lui demandiez ma main, tout serait fini entre nous deux.

VICTOR (*à part*).

Est-ce que ma petite cousine serait devenue folle ? (*haut*) Ma chère Adèle, vous serait-il égal de vous expliquer plus clairement ? c'est que d'honneur je ne comprends pas trop....

ADÈLE.

Mon oncle prétend que les mariages d'inclination ne sont jamais heureux ; et celui qui lui demandera ma main ne l'aura pas.

VICTOR.

Je conçois à présent.

ADÈLE.

Comme vos cousins doivent arriver demain, aujourd'hui peut-être, il faudrait le décider en votre faveur avant qu'il

les eût vus ; mais pour cela, il faut lui cacher notre intelligence.

(N° 6.) Air : *Il me faudra quitter l'empire.* (Des Filles à marier.)

Si vous parlez d'amour, tout me l'atteste,
 Nous ne pourrons former ces nœuds :
 Avant l'hymen si l'on ne se déteste,
 Mon oncle dit qu'on ne peut être heureux. (bis)

VICTOR.

Prétend-il s'ériger en sage,
 En dictant de pareils décrets ?
 Blâma-t-on les époux jamais
 D'être d'accord avant le mariage ?

(à part) On les voit si peu l'être après !

ADÈLE.

Que voulez-vous ? c'est sa manie.

VICTOR.

Assuré de vos sentimens, je triompherai de tous les obstacles.

ADÈLE.

Que je suis contente de m'être confiée à vous ! mais je me rappelais notre ancienne amitié, et je me flattais en secret que vous n'auriez pas entièrement oublié votre compagnie d'enfance.

(N° 7.) Air : *Duo de M. Sans-Gêne.*

Victor, je me le rappelle,
 Cherchait à combler mes vœux,
 Et se croyait heureux
 Lorsqu'il respirait près d'Adèle.
 Qu'alors il avait de zèle !
 Ah ! puisse-t-il en ce jour,
 A l'amitié fidèle,
 L'être à l'amour !

VICTOR.

Ta grâce enchanteresse
 Est le garant de ma tendresse.
 En ce jour t'obtenir
 Est de mon cœur le seul désir.
 Oui, oui, oui, de mon cœur voilà le seul désir.

ENSEMBLE

ADÈLE.

Sur ma tendresse,
 Ah ! vous pouvez compter sans cesse.
 A vous m'unir
 Est de mon cœur le seul désir,
 Oui, de mon cœur voilà le seul désir.

VICTOR.

De t'aimer toute la vie
Je fais ici le serment.

ADÈLE.

Pour moi quel doux moment !
Il est vraiment digne d'envie.

VICTOR.

Trêve à la mélancolie ;
Bannissons-la pour toujours ;
N'écoutons que la folie
Et les amours.

ENSEMBLE

{ Ta grâce enchanteresse, etc.

ADÈLE.

{ Sur ma tendresse, etc.

VICTOR.

Il ne s'agit donc plus que de forcer ton oncle à m'offrir
ta main.

ADÈLE.

Oui, mais par quel moyen ?

VICTOR.

Si je pouvais?... oui... notre mariage est sûr.

ADÈLE.

Dites-moi donc....

VICTOR.

Impossible. Donne-moi seulement la clef du petit esca-
lier qui communique de la cour à l'appartement de mon
oncle, et je me charge du reste.

ADÈLE (*prenant la clef sur la table, et la lui donnant*).

La voilà. Mais songez-y bien, mon cousin, une folie
peut nous perdre à jamais.

VICTOR.

Une folie peut aussi nous réunir. D'ailleurs j'ai pris mon
parti là-dessus.

(N^o 8.) AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Nargue de la froide sagesse :
Les ennuis la suivent de près ;
Au bonheur une aimable ivresse
Nous conduit toujours en secrets.
Hâtons-nous, mon aimable amie,
De profiter d'un si beau jour ;
Tâchons qu'un instant de folie
Nous procure un siècle d'amour.

ENSEMBLE.

Nargue de la froide sagesse, etc.

(Il sort en courant.)

SCÈNE IV.

ADÈLE (*seule*).

Allons, le voilà parti, et sans m'avoir expliqué son projet.... que va-t-il faire?... Je l'ignore... Voici mon oncle : ah ! ma foi, il était temps que Victor s'en allât !

SCÈNE V.

M. DÉMANI, ADÈLE.

M. DÉMANI.

Ma nièce, je vais faire un tour à la bourse ; si quelqu'un vient pendant mon absence, tu feras attendre.

ADÈLE (*à part*).

Tâchons de le retenir. (*haut*) Mon oncle, vous savez que mes cousins peuvent arriver d'un moment à l'autre, et....

M. DÉMANI.

C'est justement pour ça que je te dis de faire attendre.

ADÈLE.

La bourse ne peut-elle se passer de vous ?

M. DÉMANI.

Certainement que la bourse peut se passer de moi sans aucune difficulté ; mais je ne peux pas me passer de la bourse : c'est mon baromètre politique, et comme depuis quelque temps je joue à la baisse, il est absolument nécessaire que j'aile à la bourse. Adieu....

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, CALIGNAC.

(N^o 9.) AIR : *Ah! le voilà. (De Jean Bart à Versailles.)*

De Pézenas
 Jé viens dé cé pas;
 Lé dieu d'amour
 Mé guide en cé jour :
 Sans examen
 Mon heureux hymen
 Doit se terminer aujourd'hui,
 Oui.

M. DÉMANI.

C'est Calignac, mon neveu.
 Ah! corbleu!
 Je le reconnais à sa mine.
 Embrassons-nous.....

CALIGNAC (*passant devant lui pour aller à Adèle*).

Il mé séra plus doux
 Dé commencer par ma cousine.

M. DÉMANI (*à part*).

De Pézenas
 Il vient de ce pas;
 Le dieu d'amour
 Le guide en ce jour :
 Or point d'hymen,
 Puisqu'il veut sa main,
 Sans tarder refusons-la-lui,
 Oui.

ADÈLE (*à part*).

ENSEMBLE

De Pézenas
 Il n'arrive pas.
 Ah! dieu d'amour,
 Sers nous en ce jour :
 Sans examen
 Fais que que son hymen
 Avec moi se fasse aujourd'hui,
 Oui.

CALIGNAC.

Dé Pézenas
 Jé viens dé cé pas, etc. etc.

M. DÉMANI.

Tu viens le premier, mon cher Calignac, et aussitôt l'arrivée de tes cousins, nous fixerons un jour pour l'ouverture du testament.

CALIGNAC.

J'ai reçu votre lettre, mon oncle, et crac, jé suis parti sur l'aile de la renommée, ou pour mieux dire, sur ma pètitè jument isabelle.

M. DÉMANI.

Il me paraît que votre voyage a été bon.

CALIGNAC.

Excellent. (*à part*) N'oublions pas que je suis Gascon; vite un plat de mon métier. (*haut*) Si cé n'est cépendant une perte que j'ai faite en route.

M. DÉMANI.

Une perte ?

CALIGNAC.

Oh ! irréparable. Figurez-vous qu'à six lieues d'ici j'ai été surpris par un orage épouvantable; lé tonnerre, il grondait d'unè force.... enfin tout autre qu'un Gascon en eût tremblé. La foudre éclate, tombe sur la croupe de mon cheval, et crac... cé n'est què tout à l'heure, dans votre cour, què jé mé suis aperçu, cadébious ! què j'avais perdu lé train de derrière dé mon pauvre animal.

M. DÉMANI.

Vraiment. (*à part*) Voilà une excellente nouvelle à apprendre à la bourse.

ADÈLE (*à part*).

Il a parfaitement saisi le caractère de son rôle.

CALIGNAC.

Cé qui mé console un peu dans cette mésaventure, c'est qu'à compter d'aujourd'hui jé n'aurai plus què la moitié d'un cheval à nourrir.

M. DÉMANI.

C'est fort avantageux. Mais dites-moi, mon cher neveu, à cette tournure élégante, on peut supposer que les coiffeurs de Pézenas font de bonnes affaires.

CALIGNAC.

Vous vous trompez mon oncle. Aussi, sandis ! ai-je changé ma boîte à poudre contre un encrier, mon rasoir contre un canif, et mon peigne contre unè plume : jé mé suis fait poète, crac.

M. DÉMANI.

Poète ?

CALIGNAC.

Il né sé joue pas sur la surface du globe uné comédie ,
uné tragédie , un mélodrame , un vaudéville , qué jé n'en
sois pour un quart , pour un tiers ou pour une moitié.

M. DÉMANI.

Il faut, mon ami, que tu aies bien de l'esprit!

CALIGNAC.

Point du tout.

M. DÉMANI.

Tu t'occupes alors du matin au soir?

CALIGNAC.

Au contraire, jé né fais rien. C'est comme céla qu'on
travaille aujourd'hui.

(N° 10.) AIR : *Voilà la manière de vivre cent ans.*

Arranger pour cause
A tort à travers
Dé nouvellé prose ;
Avec de vieux vers,
Sé plaindre du goût ,
Quand soi-même on est ridicule ;
Babiller sur tout ;
En un mot mettre sans scrupule
Son nom sans rien faire
A plus d'un manuscrit :
Voilà la manière
D'avoir de l'esprit.

Avoir l'importance
De la nullité,
Et d'une Excellence
Avoir la fierté ;
Se montrer rampant
Près d'un grand , que partout on cite ;
S'étayer souvent
Dé son crédit dé son mérite ;
Etre bien moins homme
Que caméleon :
Chez nous voilà comme
L'on se fait un nom.

M. DÉMANI.

Toi, poëte! mais je n'en reviens pas.

CALIGNAC.

Jé lé crois bien, sandis! moi-même j'ai dé la peine à
en revenir.

M. DÉMANI.

Dis-moi donc un peu comment tu fais?

CALIGNAC.

Comment jé fais ? J'ai toujours dans mes poches plusieurs cahiers de papier blanc dont jé laisse passer lé petit bout pour faire croire qué cé sont des manuscrits. J'apprends lé titre d'uné pièce qué l'on vient dé récévoir ; crac, jé lé couché sur un de mes cahiers, et jé vais trouver l'auteur de la pièce reçue ; jé lui fais accroire que j'ai traité le même sujet qué lui, et jé lui dis qué jé vais réclamer dans les journaux. Il craint lé scandale, et crac il m'abandonne un quart dé ses droits. Un autre il sait qué j'ai du crédit, il me prie de lire son ouvrage à la comédie ; comme il n'est pas connu, et que d'ailleurs il né travaille qué pour s'amuser, il me promet moitié. Jé connais tous les membres du comité, je sais que chacun d'eux il protége une actrice, je vais les trouver tous en particulier, et jé promets à chacun lé rôle principal de ma pièce pour sa belle protégée ; crac ma pièce, ou pour mieux dire notre pièce, elle est reçue à l'unanimité, et le plus joli de tout cela, c'est qué pas uné n'a lé rôle, et qué moi j'ai les fonds. Un troisiéme il m'apporte une pièce pour y faire des changemens, moi jé la porte à un autre qui s'en charge, et jé touché le tiers des droits d'auteur pour ma course. Après cela j'ai une main magnifique pour copier, jé fais des démarches et des visites, jé donne des coups dé chapeau et des diners : oh ! les diners surtout, cadébious ! il né manquent jamais leur effet.

(N^o 11.) AIR : *Mon galoubet.*

C'est un diner (*bis*)
 Qui fait réussir à la ronde,
 Aussi chacun veut en donner.
 Voyez ce sot que chacun fronde,
 Qui donc l'a poussé dans le monde ?
 C'est un diner. (*bis*)

M. DÉMANI.

A propos de diner, as-tu déjeuné ?

CALIGNAC.

Mon cher oncle, je ne veux prendre chez vous que le cœur de ma petite cousine.

M. DÉMANI.

Tu l'aimes donc ?

CALIGNAC.

Je l'ai aperçue, et crac.

M. DÉMANI (*à part*).

Eh bien ! crac, crac, tant que tu voudras ; mais tu ne
l'auras pas : (*haut*) j'en suis fâché, mon cher Calignac,
mais je ne puis vous promettre la main d'Adèle.

CALIGNAC.

Aurais-je un rival ? sandis ! nommez-le-moi, jé lé tue.

(N^o 12.) Air : *Bon, bon, c'est un garçon.*

Crac, crac,
Ab hoc, ab hac,
Comme un vrai braque
En ce jour jé l'attaque.
Crac, crac,
Ab hoc, ab hac,
Il pâlera devant un nom en *ac*,
Adèle a du tact,
Mon cœur fait tic tac ;
Cé point de contact
Etant fort exact,
Quoiqué Calignac
Ait reçu son sac,
Bientôt sans mic-mac
Je l'enlève.... crac.
Crac, crac, etc. etc. etc.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

M. DÉMANI, ADÈLE.

ADÈLE.

Eh bien ! mon oncle, vous devez être content, en voilà
déjà un d'éconduit.

M. DÉMANI.

Dieu merci ! Ah ! quel original ! Je crois, ma chère nièce,
que son amour ressemble beaucoup à ce qu'il m'a dit,
c'est-à-dire à une gasconnade.

BOURRASQUE (*dans la coulisse*).

Enfans de la Provence,
Ne songeons qu'au plaisir.

ADÈLE.

Mon oncle ! mon oncle ! voici encore un de mes cou-
sins.

M. DÉMANI.

Dieu veuille qu'il ne soit pas comme l'autre !

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, BOURRASQUE.

BOURRASQUE.

(N^o 13.) AIR : *d' Aline*.

Je viens sûr de vous plaire
 Lire, mais sans éclat,
 L'acte testamentaire
 Et signer le contrat.
 J'épouse Adèle sans éclat ;
 Je viens pour signer le contrat,
 Le contrat,
 Oui, le contrat.

J'épouse Adèle sans éclat,
 Je viens pour signer le contrat. } *bis.*
 En moi, sans la connaître,
 Ma cousine a fait naître
 L'amour le plus ardent.

M. DÉMANI.

Vraiment ?

BOURRASQUE.

Vraiment.

Cela doit-il paraître
 Si surprenant ?

Et non, non, non. (*bis*)
 Toujours gai, toujours franc,
 Et bon, bon, bon. (*bis*)
 De plus, toujours content,
 Je suis brusque et jure souvent ;
 Mais j'ai du sentiment.

Corbleu ! ma cousine, pour arriver près de vous, j'avais mis toutes voiles dehors ; j'eus le bonheur d'avoir le vent en poupe, et je m'en applaudis ; car, batterie de babord ! vous m'avez l'air d'une petite corvette fort gentille à mettre en mer. Qui vous voit vous aime, qui vous parle vous adore, qui vous entend peut fort bien perdre la carte ; mais en ce jour, triple sabord ! je vous prends pour boussole ; et quoiqu'on dise d'un marin, je veux par ma douceur, mille tonnerre ! vous rendre la plus heureuse des femmes, aussi

Je viens sûr de vous plaire
 Lire, mais sans éclat,
 L'acte testamentaire
 Et signer le contrat.

M. DÉMANI (*à Adèle*).

C'est ton cousin Bourrasque.

ADÈLE (*à part*).

Bourrasque ! le nom promet en ménage.

BOURRASQUE.

Ah ça ! vous m'attendiez, n'est-ce pas ? Il y a huit jours que je suis parti de Marseille ; pour ne point perdre de temps, j'ai arrangé mes affaires à Lyon, j'ai vendu une maison à Grenoble, j'ai acheté du vin à Mâcon, perdu un procès à Dijon, et je jette l'ancre à Paris, pour toucher un héritage et le cœur de cette jolie petite personne qu'il me tarde de faire naviguer.

M. DÉMANI.

Ah ! vous arrivez ?

BOURRASQUE.

En poste.

M. DÉMANI.

Ça fatigue d'aller en poste. Si vous vous reposiez ?

BOURRASQUE.

Il y a plus de vingt ans que je ne me suis reposé.

M. DÉMANI.

Vous devez en avoir besoin.

BOURRASQUE.

Mais, voyons. Je n'ai pas envie de rester huit jours en panne ici ; j'ai demandé mon héritage et la main de ma cousine, et je les redemande.

M. DÉMANI.

Comme vous vous pressez !

BOURRASQUE.

Je ne me presse jamais.

M. DÉMANI.

Ah ! vous ne vous pressez jamais ?

BOURRASQUE.

Non, mais il faut se décider.

M. DÉMANI.

Votre héritage est prêt...

BOURRASQUE.

Eh bien ! allez le chercher.

Les Cinq Cousins.

M. DÉMANI.

Je vais d'abord....

BOURRASQUE.

Ne le dites pas, et faites-le. Vous restez là comme un vieux brûlot démâté.

M. DÉMANI.

Quelle vivacité !

BOURRASQUE.

Je ne suis pas vif; mais je n'attends pas. Cependant comme j'ai vingt personnes à voir et trente emplettes à faire, je puis vous donner du temps.

M. DÉMANI.

Cela me fera plaisir.

BOURRASQUE.

Eh bien ! dans un quart d'heure ; et si, comme je n'en doute pas, votre réponse m'est favorable, nous allons de suite chez le notaire, et ce soir la noce. Ah ! mille sabords ! c'est là qu'il ne faudra pas chavirer. Une noce ! il me semble, corbleu ! que j'y suis déjà.

(N° 14.) AIR : *Du Mariage à la hussarde.*

Tin, tin, tin, tin, tin, tin,
 Dans un joyeux festin,
 Pour saisir
 A loisir

Le volage plaisir,
 Malgré les pédans,
 C'est à coups de dents
 Qu'on répond au choc
 Du verre et du broc.

Toc, toc, toc, toc,
 Là de taille et d'estoc
 Aujourd'hui
 L'ennui

Est par moi poursuivi,
 Et bravant le sort,
 Près d'un rouge bord
 Je m'enivre en ce jour
 De vin et d'amour.
 Grâce aux soins de la folie,
 Près du couple fortuné
 La sombre mélancolie
 N'ose pas montrer son nez.

En vain, morbleu ! de ce repas aimable,
 Elle se dirait : Approchons ;
 Nos gais lurons
 A l'instant sous la table
 La chasseraient à grands coups de bouchons.

Pan, pan, pan, pan,
 Je la vois expirant ;
 Pour son *de profundis*
 Chacun demande *bis*.
 Son heureux trépas
 Devient du repas
 Ainsi que du bal
 Le joyeux signal.

Flon, flon, flon, flon,
 Au son
 Du violon,
 Qu'à bon droit on prendrait
 Parfois pour un sifflet,
 L'amant, le tendron,
 En dansant en rond,
 Font plus d'un faux pas,
 Dont on ne parle pas.
 Pour confondre les familles,
 Après un doux entretien,
 On forme trente quadrilles
 Sur l'air : *Tremoussez-vous bien*.

En ce moment pour faire des merveilles,
 En dépit de la faculté,
 Si les vieillards font sauter les bouteilles,
 Les jeunes gens font sauter la beauté.

Gai, gai, gai, gai,
 Sans être fatigué,
 Le meilleur des époux,
 Qui d'un plaisir plus doux
 A l'heureux espoir,
 Tremble que le soir
 Ne finisse enfin
 Que le matin.

Tous dans le plus grand délire
 Goûtent le parfait bonheur.
 C'est là que pour boire et rire
 Devrait venir maint docteur.
 De ce côté la gentille fillette
 Crie en tremblant : Assez, assez.
 Un peu plus loin le bon vivant répète
 Même en tombant : Versez, versez.

Bon, bon, bon, bon,
 Ce bachique abandon
 En tout temps du bonheur
 Fut l'heureux précurseur.
 Aussi les époux
 De grand cœur voudraient tous
 Qu'un si doux
 Hymen
 Eût vingt lendemain.

M. DÉMANI.

Quel tableau !

BOURRASQUE.

Bagasse ! ce n'est rien ; il faut voir cela animé par la joie des convives et par l'amour des jeunes mariés. Mais je m'en vais pour vous donner le temps de réfléchir.

ADÈLE (*à part*).

Et sans doute aussi pour reprendre haleine.

BOURRASQUE.

(N^o 15.) AIR : *Allons tous bras dessus bras dessous.*

J'espère vous voir demain
Plus traitable,
Plus aimable.
Oui, demain,
Sans examen,

(*à Adèle.*) Adèle aura son cousin !
En possédant votre main,
Je veux, aimable bergère,
Sur la barque de l'hymen
Chanter : Vogue la galère.

ADÈLE.

La galère ?....

BOURRASQUE.

La galère...

J'espère vous voir demain, etc.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

M. DÉMANI, ADÈLE.

M. DÉMANI.

Ah ! quel homme !

ADÈLE.

C'est dans cette circonstance, mon cher oncle, que votre résolution m'est d'un grand secours : que ferai-je avec un semblable mari ?

M. DÉMANI.

Il t'aime cependant, et beaucoup.

ADÈLE.

En revanche je ne l'aime guère.

POUF (*dans la coulisse*).

Jones, Jones, ayez surtout beaucoup de la sensibilité pour ma petite cheval, et allez dire à mon oncle que j'étais son neveu *Pouf*.

M. DÉMANI.

Pouf! c'est ton cousin d'Angleterre. Comme on n'est pas très-amoureux dans ce pays-là, peut-être te le donnerai-je pour mari.

ADÈLE.

Eh bien! mon oncle, je vous remercie de l'attention.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, POUF.

POUF (*il entre appuyé sur son jokeni*).

Vite, vite une fauteuil; la route elle avait endommagé moi infiniment beaucoup (*il s'assied*). Ouf! Pouf, il était à présent bien plus dans les commodes. (*à son jokeni*) Jones, allez vite près de ma petite cheval, et donnez-lui des soins en grand nombre, entendez-vous? (*Jones s'incline et sort.*) A présent que ma cheval il ne occupait plus moi, bonjour, mon oncle.

M. DÉMANI.

Votre serviteur, mon neveu: il me paraît que vous vous portez bien.

POUF.

Yes, yes; j'étais de le portez bien en force et très-grosse.

M. DÉMANI.

Recevez mon compliment. J'ai appris que vous aviez été nommé aux dernières élections, ce qui prouve que vous avez beaucoup d'amis.

POUF.

Ce n'était pas les amis, les Anglais ils ne en avaient pas; mais c'étaient les poings.

M. DÉMANI.

Les poings?

POUF.

Yes, yes; en Angleterre les poings ils étaient le point essentiel, aussi:

(N° 16.) AIR : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Pendant vingt ans si la victoire
 Resta fidèle à vos drapeaux,
 Si vous acquites quelque gloire
 Aux dépens de votre repos,
 Ne pensez pas que pour combattre,
 Le peuple anglais il valait moins.
 C'est plaisir de le voir se battre,
 Surtout quand c'est à coups de poings.

M. DÉMANI.

De plus j'ai appris que vous aviez fait fortune :

POUF.

Yes, et c'était depuis cet instant de bonheur que je étais
 le plus malheureux des hommes ; je avais de tout par-des-
 sus les oreilles.

M. DÉMANI.

Vous en avez bien haut alors.

POUF.

Je ne avais rien à désirer, je possédais tout : voilà ce qui
 me rendait à plaindre fortement.

(N° 17.) AIR : *J'avais perdu mon amitié.*
 (*D'une visite à Bedlam.*)

D'honneur, de soins chacun m'accable,
 Trente valets
 Placent chaque jour sur ma table
 Soixante mets.
 Eprouver parfois de la gêne
 Fait mieux jouir ;
 N'avoir que du plaisir
 Sans peine,
 Autant mourir.

Grâce aux trésors que je possède,
 Suis-je amoureux,
 La beauté qui trop vite cède
 Comble mes vœux :
 Trouver parfois une inhumaine
 Est mon désir ;
 N'avoir que du plaisir
 Sans peine,
 Autant mourir.

M. DÉMANI.

Mourir quand on manque du nécessaire, passe encore ;
 mais mourir quand on a le superflu, c'est trop fort.

POUF.

Cela il était bien aisé à dire à vous ; mais heureusement je connaissais bien quelqu'un qui pouvait me soustraire à tant de souffrances.

M. DÉMANI (*à part*).

Nous y voilà ; (*haut*) et ce quelqu'un-là, c'est une jeune fille....

POUF.

Non, ce n'était pas une fille :

(N° 18.) AIR : *C'est l'amour, l'amour.*

C'est la mer, la mer, la mer
Qui d'abord nous fait vivre ;
Et d'un chagrin trop amer,
Qui nous délivre ?
C'est la mer.

Bravant plus d'un sot paradoxe,
Qui fait que, malgré l'étranger,
Par plaisir chez nous on se boxe
Sans redouter aucun danger ;
Vaillans plus que personne,
En dépit des caquets,
Goddam ! qu'est-ce qui donne
Du courage aux Anglais ?

C'est la mer, etc.

Toujours sur la plaine liquide
On nous voit voguer sans regrets :
Cet élément qu'on dit perfide
Ne l'est pas pour nos intérêts.
Malgré votre vaillance,
Songez-y bien, mon cher,
Ce qui vous fait en France
Payer tout aussi cher,

C'est la mer, etc.

M. DÉMANI.

Je suis trop honnête pour vous démentir ; mais, mon neveu, puisque vous êtes si riche, ce n'est pas à coup sûr l'héritage qui vous amène.

POUF.

Non, et je ne savais pas trop ce qui amenait moi ; mais c'est égal, j'étais toujours venu, et je faisais la visite à tous les monumens de Paris, Montmartre, le papa Lachaise, les Catacombes, le grand Opéra, et beaucoup d'autres petites farceries encore tout aussi divertissans. Pour la gaité folâtre il y avait aussi le Palais-Royal, dont on disait du bien beaucoup fort.

M. DÉMANI.

C'est le rendez-vous des étrangers, et cela n'est pas étonnant ; tout ce qui peut flatter l'œil et le goût s'y rencontre à chaque pas.

(N^o 19.) AIR : *Du verre.*

Des limonadiers, des traiteurs,
De gros marchands de comestibles,
Des pâtisseries, des confiseurs,
Et des belles toujours sensibles,
Oui, tout s'y trouve en général.

POUF.

Alors on peut, quoiqu'on en dise,
Voir dans votre Palais-Royal
Le palais de la gourmandise.

M. DÉMANI.

Cela est vrai.

POUF.

Eh bien ! je vous dirai ce que je en pensais un peu plus tard.

M. DÉMANI.

Quoi ! vous vous en allez ?

POUF.

Yes, au Palais-Royal (*fausse sortie*).M. DÉMANI (*à part*).

En voilà un qui ne demande pas la main de ma nièce ; je vais la lui offrir.

POUF (*revenant sur ses pas*).

A propos, je étais cependant venu pour quelque chose que je ne savais plus.... heureusement cela n'était pas bien important ; c'est pourquoi il ne avait pas entré dans la tête... Oh ! je me souvenais à présent, c'était pour le mariage ; je voulais essayer avec une Française ; c'était peut-être le moyen de me procurer ce que je ne avais pas.

M. DÉMANI.

Prenez-y garde ; c'est peut-être aussi le moyen de perdre ce que vous avez.

POUF.

Cela était égal, et si la petite cousine elle voulait de moi, je me risquerais avec elle.

M. DÉMANI.

L'aimeriez-vous sincèrement ?

POUF.

Sincèrement je l'aimais. Avec toute la sincérité anglaise, je en étais comme une petite folle.

M. DÉMANI.

Eh bien ! nous parlerons de cela. (*à part*) Il n'y a pas moyen de compter sur ces gens-là.

POUF.

Quand vous voudrez, mon oncle, je ne étais jamais pressé.

(N° 20.) AIR : *Me voilà. (De la Clochette.)*

Sans adieu, (*bis*)
 Mon oncle ; je vous quitte,
 Et dans peu (*bis*)
 Vous aurez ma visite ;
 Sans adieu.

M. DÉMANI.

Sans adieu.

ADÈLE.

Sans adieu.

SCÈNE XI.

M. DÉMANI, ADÈLE.

M. DÉMANI.

Voyez un peu à quoi j'allais m'exposer : un moment de plus, et je lui offrais ta main.

ADÈLE (*piquée*).

Vous auriez pu la lui offrir, mon oncle ; mais je ne la lui aurais pas donnée.

M. DÉMANI.

Vraiment ?

ADÈLE (*de même*).

Non, certes. Un homme qui reste près d'une heure à côté de moi sans m'adresser un seul mot de galanterie !

BAVARDIN (*dans la coulisse*).

Ah ! tu me refuses la porte à moi, Ignace, Gaspard Bavardin.

M. DÉMANI.

J'entends, je crois, ton cousin de Falaise.

ADÈLE.

S'il n'est pas plus aimable que les autres...

BAVARDIN (*dans la coulisse*).

C'est bon, c'est bon, tu peux compter sur un fameux procès.

ADÈLE.

Il parle de procès, c'est bien mon cousin le Normand.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BAVARDIN.

BAVARDIN.

Ah ! je vous trouve enfin ; ce n'est pas sans peine : que de mal on a pour entrer chez vous ! c'est pis que chez un ministre.

M. DÉMANI.

Bonjour, mon cher Bavardin, vous venez.....

BAVARDIN.

Pour hériter. Mais dites-moi : est-ce que c'est là ma cousine ?

M. DÉMANI.

Oui, mon ami.

BAVARDIN.

En ce cas je pourrais bien venir aussi pour épouser, car elle est bien gentille tout de même.

M. DÉMANI.

Vous aurez des difficultés à vaincre, car vous avez bien des rivaux.

BAVARDIN.

Ça ne m'inquiète guère ; je plaiderai contre eux.

M. DÉMANI.

Vous aimez donc bien les procès ?

BAVARDIN.

Si je les aime ? oui, je les aime par goût, par plaisir et par état. Si vous voulez, je plaiderai contre vous, je plaiderai aussi contre ma cousine ; enfin j'aime tant à plaider, que si je n'avais plus d'affaires, je crois que je plaiderais contre moi-même.

(N 21.) Air : *Du petit Folliculaire.*

J'aime les procès
 A l'excès,
 Et toujours au palais
 Mes succès
 Sont notoires.

Je sais, mon oncle, avec honneur
 Braver d'un procureur
 Les sots réquisitoires.

Un procès n'est qu'un jeu pour moi ;
 Car j'en ai, sur ma foi,
 Deux ou trois en Champagne.

J'en ai de plus quatre en Bretagne,
 Huit ou neuf à Pantin,
 Quatorze à Saint-Quentin ;

J'en compte quinze dans le Maine,
 Dix-huit en Tourraine,
 Et deux douzaines
 A Rennes.
 A Rouen
 J'en ai plus de cent ;
 A Caen
 En ce moment
 J'en ai, je crois, autant.
 A Dreux
 Moins heureux,
 J'en ai deux ;
 Mais j'en ai treize à Liège,
 Et dix-sept à Barrège.

J'en compte aussi beaucoup à Bourg,
 A Cherbourg,
 A Strasbourg,
 Et même à Luxembourg.

J'ai des procès à Valenciennes,
 A Mons, à Brienne,
 Et dans la Haute-Vienne.

Mon oncle, j'en ai dans l'Anjou,
 J'en ai dans le Poitou,
 J'en ai je ne sais où.
 Enfin,
 Avocat bref et fin,
 Je fais bien mon chemin,
 Et je répons d'avance
 Faire gaiment,
 En moins d'un an,
 Le tour, quoi qu'il soit grand,
 De la France en plaidant.

M. DÉMANI.

Quelle rage de plaider ! Ah ça ! mais dites donc, mon neveu, en plaidant ainsi pour tout le monde, vous devez souvent parler pour et contre.

BAYARDIN.

Je le crois bien; c'est là le beau du métier.

M. DÉMANI.

Comment! vous recevez de droite et de gauche?

BAYARDIN.

Est-ce que je n'ai point deux mains qu'on m'a faites exprès pour ça?

M. DÉMANI.

Voilà de la justice!

BAYARDIN.

Et de la bonne, demandez plutôt à tout le monde.

(N° 22.) Air : *Amis, dépouillons nos pommiers.*

Voyez ce juge qui cent fois
Prit l'intérêt pour guide;
A mettre à l'enchère les lois
Sans peine il se décide.
Si pour de l'argent,
A cet indigent,
D'abord il fut propice,
Plus tard, pour de l'or,
Il lui donna tort :
Voilà de la justice.

Voyez aussi cet écrivain
Qui croit faire merveille
En critiquant le lendemain
Ce qu'il prôna la veille :
D'après ses arrêts,
Tout est froid, mauvais;
Mais s'il a d'une actrice
Un doux entretien,
Il en dit du bien :
Encor de la justice.

M. DÉMANI.

D'après cela je vois, mon neveu, que vous entendez parfaitement vos intérêts.

BAYARDIN.

Allez, allez, marchez; je ne suis point de Falaise pour des prunes; aussi tous les Normands me donnent la pomme. C'est que je ne suis pas de ces petits avocats qui se chargent de toutes les causes. Je ne prends que les mauvaises; pour un avocat qui connaît son affaire, ce sont les meilleures: par exemple, un brave et digne homme vient-il me trouver parce qu'on a attaqué son honneur, je n'y entends rien.

Un autre me parle-t-il de sa probité, de son innocence, c'est de l'hébreu pour moi ; mais que j'aie à défendre un banqueroutier frauduleux, c'est bon ça. Un voleur de grand chemin, je suis là ; je présente son affaire sous un jour favorable, parce que je me dis : il pourra changer, et il y aurait de l'injustice à arrêter comme ça un brave homme au milieu de sa carrière.

M. DÉMANI.

Je vous en fais mon compliment : voilà qui est agir en conscience.

(N° 23.) AIR : *Je ne veux pas.*

Comme tout change en ce pays !
Pour mieux soulager l'infortune,
Nos avocats pensaient jadis
Plus à l'honneur qu'à la fortune.

BAVARDIN.

C'étaient des sots.

M. DÉMANI.

De nos jours ces messieurs moins fiers,
Et dans l'espoir de gagner double,
Preennent les procès les moins clairs,
Afin de pêcher en eau trouble.

BAVARDIN.

A propos de pêcher en eau trouble, n'oubliez pas que je suis venu pour me marier ; et la main de ma petite cousine....

M. DÉMANI.

N'est pas pour vous, mon cher neveu.

BAVARDIN.

Est-ce pour tout de bon que vous dites ça ?

M. DÉMANI.

Ma nièce a une fortune.

BAVARDIN.

C'est tout ce que je demande..

M. DÉMANI.

Qui, entre nous, est un peu plus légitimement acquise que la vôtre.

BAVARDIN.

Plus légitimement acquise que la mienne !....

M. DÉMANI.

Et elle ne la partagera qu'avec un homme dont la conscience sera tout-à-fait pure.

BAVARDIN.

Dont la conscience sera tout-à-fait pure, mon doux Jésus!
Voilà de la calomnie et de la mieux conditionnée, prenez-y
garde; ça vous vaudra un bon procès, si je n'épouse pas
ma cousine.

M. DÉMANI.

Décidément vous êtes un fou.

BAVARDIN.

Un fou? deux procès.

M. DÉMANI.

Un bavard.

BAVARDIN.

Un bavard? trois procès.

M. DÉMANI.

Et je vous engage fort à me laisser en repos jusqu'au
moment de l'ouverture du testament.

BAVARDIN.

Vous laisser en repos! point si dupe.

(N° 24.) AIR : *Tu vas rester seul avec elle.*
(*De l'Épée de Jeanne d'Arc.*)

Pour qu'au palais on vous condamne,
Je vais agir, comptez-y bien;
Vous verrez qu'en fait de chicane,
Je ne suis point Normand pour rien.

M. DÉMANI.

Plaider pour avoir une femme!
Il serait nouveau de le voir,
Quand tant d'époux, qu'à tort on blâme;
Plaideraient pour n'en plus avoir.

BAVARDIN.

Pour qu'au palais on vous condamne, etc.

M. DÉMANI.

ENSEMBLE { Qu'on m'approuve ou qu'on me condamne, etc.

ADÈLE.

{ Qu'on m'approuve ou qu'on me condamne, etc.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

M. DÉMANI, ADÈLE.

M. DÉMANI.

Cet homme extravagant. Je puis me flatter d'avoir des neveux aussi ridicules les uns que les autres.

ADÈLE.

(N^o 25.) AIR : *De ma tante Aurore.*

Mon oncle, vous avez la preuve
Que mes chers cousins sont des fous ;
Loin de prolonger cette épreuve,
Croyez-moi, renvoyez-les tous.
Victor seul a touché mon âme ;
L'hymen par lui m'offre quelques appas ;
De Victor je serai la femme :
Tous les autres perdront leurs pas.

M. DÉMANI.

Tu l'aimes donc bien ?

ADÈLE.

Oui, mon oncle.

M. DÉMANI.

Eh bien ! ma nièce, tu ne l'auras pas. (*bis*)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, VICTOR (*en militaire*).

VICTOR.

Où est-il donc, ce cher oncle, que je l'embrasse ?

M. DÉMANI.

Sauf erreur, mon ami, je crois qu'il est devant toi.

VICTOR.

Eh bien ! sauf erreur, mon oncle, embrassons - nous.
Bonjour, petite cousine : toujours fraîche, toujours jolie !

M. DÉMANI.

Et toi, en ta qualité d'officier français, toujours galant.

VICTOR.

Dites-moi donc, mon oncle ; mes cousins sont-ils arrivés ?

M. DÉMANI.

Oui, mon ami, ils étaient là, il n'y a qu'un moment ; tu aurais dû, même en arrivant, rencontrer Bavardin, ou ton cousin Pouf.

VICTOR.

Pouf ! ah ! l'Anglais ? j'en suis pas fâché de l'avoir évité ; en ma qualité d'officier français, voyez-vous, nous ne sommes pas très-cousins. Mais, dites-moi, je gage qu'ils vous ont tous demandé la main de ma jolie cousine.

M. DÉMANI.

Tu l'as deviné.

VICTOR.

A leur exemple je viens aussi la réclamer.... pour mon capitaine, un brave qui s'est distingué dans vingt campagnes, et qui vient d'obtenir ce grade sans passer ni dans un antichambre, ni dans un boudoir.

M. DÉMANI.

C'est sa bravoure seule qui lui a valu le grade de capitaine ?

VICTOR.

Cela vous étonne.

M. DÉMANI.

Ah ça ! tu viens me demander la main de ta cousine pour ton capitaine, c'est très-bien ; mais toi, est-ce que tu n'as pas envie de te marier ?

VICTOR.

Non, mon oncle ; je veux rester garçon.

M. DÉMANI (*à part*).

Voilà un homme qui, j'en suis sûr, ferait le bonheur de ma nièce.

VICTOR.

Je ne sais pourquoi il ne m'est jamais venu dans l'idée de me marier.

M. DÉMANI (*à part*).

Il faut absolument que je lui propose la main de sa cousine. (*haut*) Ecoute donc, mon ami, regarde donc comme Adèle est gentille. Voyons, si je t'offrais sa main, est-ce que tu n'en voudrais pas ?

VICTOR.

Non, certes, mon oncle, je tiens trop à la vie indépendante.

M. DÉMANI.

Oui-dà. Eh bien ! mon ami, tu l'épouserás.

VICTOR.

J'en suis désespéré, mon oncle, mais je ne l'épouserai pas.

M. DÉMANI.

Tu l'épouserás ; et si tu tiens à mon amitié et à mon héritage, tu ne feras pas le difficile, et tu accepteras promptement.

VICTOR.

Mais, mon oncle, je ne l'aime pas.

M. DÉMANI.

Ça viendra.

VICTOR.

Mais, mon oncle, si ça ne venait pas.

M. DÉMANI.

Ça viendra, vous dis-je ; ce soir nous signerons le contrat.

VICTOR.

Savez-vous bien, mon oncle, que c'est me mettre le pistolet sous la gorge.

M. DÉMANI.

Tu sais ce que je t'ai dit ; décide-toi à l'instant même.

VICTOR.

Ah ! mon oncle, si ce n'était la crainte de perdre votre amitié...

M. DÉMANI.

Allons donc, je savais bien que je marierais ma nièce à mon gré.

VICTOR.

(N° 26.) AIR : *Du pot de fleurs.*

Vous le voulez, je la prends pour épouse ;
Mais charmera-t-elle mon cœur ?

M. DÉMANI.

En ne l'aimant pas tu l'épouse,
Je suis certain de ton bonheur.

VICTOR.

Eh bien ! sachez que je portais sa chaîne ,
Et de plus apprenez encor
Qu'en ce moment la donner à Victor ,
C'est la donner au capitaine.

(*Il ôte sa redingotte ; il a dessous l'uniforme de capitaine.*)

M. DÉMANI.

Quoi ! tu serais....

VICTOR.

Capitaine. Oui, mon oncle ; en voilà le brevet que je viens de recevoir.

M. DÉMANI.

Ah ! fripon, en la demandant pour ton capitaine, tu la demandais pour toi !... Allons, puisque j'ai dit oui, mariez-vous ; mais si vous êtes malheureux, ne vous en prenez qu'à vous ; car si j'avais connu votre amour, je n'aurais jamais consenti à cette union. Mais tes cousins seront bien étonnés lorsqu'ils vont revenir.

VICTOR.

Ah ! mon oncle, ils sont peut-être encore bien loin d'ici !

M. DÉMANI.

Cependant, Calignac ?...

VICTOR (*prenant tour à tour l'accent des personnages qu'il a représentés.*)

C'était moi, sandis !

M. DÉMANI.

Bourrasque...

VICTOR.

Mille sabord ! je ne veux pas rester huit jours en panne ici.

M. DÉMANI.

Mais Pouf....

VICTOR.

Yes, yes, j'étais à plaindre beaucoup fort infiniment.

M. DÉMANI.

Et Bavardin....

VICTOR.

Allez, allez, marchez ; je ne suis pas de Falaise pour des prunes.

M. DÉMANI.

Ah ! coquin, tu m'as joué !

VICTOR.

Oui, mon oncle, pour obtenir la main de ma belle
cousine.

M. DÉMANI.

Voilà bien le soldat français, aimant toujours à joindre
la rose au laurier !

VICTOR.

(N° 27.) AIR : *Du piège.*

Oui, mon oncle, l'hymen me plait,
Et quoi qu'en dise la vaillance,
Une belle ainsi qu'un mousquet
Peut embellir notre existence.
Lorsqu'un soldat cherche à se marier,
A tort on prétend qu'il s'expose ;
Car nous savons tous qu'au laurier
Il est doux de joindre la rose.

M. DÉMANI.

Autrefois, et d'un pas certain,
Je moissonnais à la sourdine
Force lauriers chez le voisin,
Force roses chez la voisine.
Heureux temps, je dois t'oublier !
Pour ma personne, et j'en sais bien la cause,
Le voisin n'a plus de laurier,
La voisine n'a plus de rose.

ADÈLE (*au public*).

Messieurs, en tremblant, aujourd'hui
Nous comptons sur votre suffrage.

VICTOR (*au public*).

Mesdames, devenez l'appui
Et de l'auteur et de l'ouvrage.

ADÈLE.

Pour qu'il ait un succès entier,

VICTOR.

Pour qu'avec joie il se repose,

ADÈLE.

Messieurs, donnez-lui le laurier ;

VICTOR.

Mesdames, donnez-lui la rose.

FIN.